

une tristesse profonde, et parfois une béatitude pleine de douceur; une parole ou lente ou précipitée, ou tendre et mélodieuse, ou qui s'échappait comme la foudre; voilà quel était celui que nous nommions notre père Pestalozzi. Tel que je viens de le dépeindre, nous l'aimions tous, car il nous aimait; nous l'aimions si cordialement que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, venait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui."

Trois fois par semaine, les maîtres rendaient compte à Pestalozzi de la conduite et du travail des élèves: ceux-ci étaient ensuite appelés, cinq ou six à la fois, auprès du vieillard pour recevoir ses remontrances et ses exhortations. Chaque samedi, dans une assemblée générale, on passait en revue le travail de la semaine.

Pestalozzi arrivait journellement au milieu des leçons; si l'enseignement lui plaisait, sa figure devenait rayonnante, il caressait les enfants et leur adressait quelques paroles en souriant; mais si les procédés du maître ne lui plaisaient pas, il ressortait aussitôt et faisait frapper la porte derrière lui.

A Yverdon on ne négligeait pas ce qui a rapport aux exercices corporels. La gymnastique, les jeux de barres et autres avaient lieu régulièrement; en hiver on y joignait le patinage, en été les bains du lac et les courses de montagne. Quand la saison le permettait, chaque semaine quelques heures de l'après-midi étaient consacrées aux exercices militaires. Les élèves formaient un petit bataillon avec drapeau, tambours et musique, et ils devenaient habiles aux manœuvres les plus compliquées. Le chant jouait un très-grand rôle à l'institut de Pestalozzi, et il faisait la joie de presque tous les habitants de la maison.

Ce fut en 1807 que l'institut acquit une grande renommée, grâce aux discours de Fichte et à l'envoi d'étudiants de tous les points de l'Allemagne. La vogue dont il jouissait n'était pas sans inconvénient: les études y étaient souvent troublées par la nécessité de montrer aux visiteurs en quoi consistait la méthode. Une visite à Pestalozzi était alors une mode de touriste comme celle qui consiste à visiter une cascade ou un glacier. "Il n'était pas rare, en été, de voir au château quatre ou cinq fois par jour, des étrangers auxquels il fallait expliquer la méthode en interrompant les leçons. Dans les années 1812, 1813 et 1814, outre mes occupations ordinaires, dit Ramsauer, j'avais si souvent à donner ces explications à haute voix que j'en eus la poitrine fatiguée!"

En juin 1809, Pestalozzi demanda à la diète helvétique qu'elle voulût bien ordonner une inspection officielle de son établissement. Le P. Girard de Fribourg fut un des trois commissaires désignés: la visite eut lieu en novembre suivant et dura cinq jours.

Le rapport ne parut qu'en septembre 1810. C'était l'œuvre du P. Girard: tout en montrant beaucoup de modération et de ménagement envers Pestalozzi, il signalait dans l'enseignement de graves lacunes. M. de Guimps, qui était alors élève à Yverdon, reconnaît aussi qu'il n'y avait dans les leçons rien de bien régulier et de bien suivi, si ce n'est pour les mathématiques.

La diète prit connaissance du rapport en 1811, et se borna à voter des remerciements à Pestalozzi.

A partir de ce moment, les attaques contre l'institut devinrent assez nombreuses, et Pestalozzi, excité par Niederer, y répondit souvent avec peu de mesure. Cette défense par la presse devint malheureusement la grande préoccupation, et on travailla davantage à rétablir au dehors la réputation de l'établissement qu'à la mériter par une sérieuse réforme au dedans.

En janvier 1814, la marche des coalisés contre la France eut lieu à travers la Suisse et le château d'Yverdon fut désigné pour devenir un hôpital militaire de

270 lits. Pestalozzi, dont l'institut était menacé, se rendit au quartier général à Bâle, pour détourner le danger et implorer la protection des souverains alliés. Celui que les délégués municipaux d'Yverdon regardaient comme un vieux fou mal peigné, fut reçu avec une faveur tout-à-fait extraordinaire. Il en profita pour plaider la cause des faibles et des opprimés. Admis devant le czar Alexandre, il lui parla non-seulement de la réforme scolaire, mais encore de l'affranchissement des serfs, et il le fit avec un enthousiasme qui lui faisait oublier les convenances. Dans le feu de son discours, il se rapprocha tellement du souverain que celui-ci était forcé de reculer; après l'avoir ainsi poussé jusqu'au mur, il était sur le point de le prendre par le bouton de son habit: s'apercevant de son indiscrétion, il s'écria: "pardon!" et voulut baiser la main du czar, mais Alexandre l'embrassa cordialement. Il lui donna la croix de Saint-Vladimir, 3e classe, et lui fit expédier pour son institut une collection de minéraux de l'Oural. De son côté l'empereur d'Autriche lui envoya une caisse du fameux vin de Tokay.

La mort de Mme Pestalozzi, arrivée le 12 décembre 1815, fut le commencement des épreuves qui attristèrent les dernières années du vénérable vieillard. "Privé de celle qui avait été son appui, son conseil, son bon ange, il allait être ballotté par le vent de l'adversité comme un vaisseau sans gouvernail." Cette perte lui causa une douleur profonde: pendant longtemps il lui arriva de sortir furtivement la nuit et d'aller prier et pleurer sur la tombe de sa compagne.

Il est inutile de parler des déplorables démêlés qui occupèrent les sept dernières années de la vie du généreux vieillard. On ne peut se défendre d'un sentiment de pitié pour celui qui, après une laborieuse carrière pleine d'abnégation, se vit mêlé à des mesquines discussions d'influence et d'intérêts. Le Conseil d'Etat du canton de Vaud ayant cru devoir signifier l'ordre de sortir du canton à Schmid, qui avait négligé de se pourvoir comme étranger d'un permis de séjour, Pestalozzi se retira avec lui, en mars 1825 à Neuhof, chez son petit-fils Gottlieb.

"On pourrait croire que tant de malheurs, tant de déceptions, tant d'assujettissement, auraient abattu le courage du vieillard, auraient éteint l'activité et l'originalité de son génie. Il n'en fut rien.

"A peine arrivé à Neuhof, il se mit à l'ouvrage avec une activité inconcevable. Il écrivit d'abord son *Chant du Cygne*, l'une de ses productions les plus remarquables et qu'on peut considérer comme son testament pédagogique; puis *Les Destinées*, livre dans lequel il raconte les vicissitudes de sa vie en s'accusant lui-même d'avoir causé tous ses malheurs, et en s'efforçant de justifier Schmid, quelquefois aux dépens de Niederer. En même temps il préparait d'autres ouvrages d'enseignement élémentaire.

"Tout ce travail de cabinet ne lui faisait pas négliger son projet d'une école de pauvres, et dès son arrivée, il fit commencer la construction d'un bâtiment approprié à ce but.

"Tandis qu'on bâtissait, il aimait à passer des heures à l'école du village de Birr, pour y donner des leçons aux petits enfants: il trouvait aussi du plaisir à visiter les paysans, à les interroger sur leur famille et sur leur position, à leur porter ses conseils et ses exhortations."

Dans les années 1825 et 1826, il assista aux réunions annuelles de la Société Helvétique et fit lire, dans la dernière, un discours fort remarquable sur les changements produits dans les classes laborieuses par le mouvement industriel. Il visita l'institut des orphelins de Beuggen et refusa la couronne de chêne que lui offraient les enfants, en disant: "Je ne mérite pas cette couronne, laissez-la à l'innocence." Enfin, le 21 novembre de cette même année 1826, il présenta à la Société des amis de